

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 18.753 - TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE - VENDREDI 2 OCTOBRE 1914

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard	6 Mois	9 fr.	17 fr.
et Basses-Alpes	12 Mois	16 fr.	30 fr.
Autres départements et l'Algérie	6 Mois	11 fr.	20 fr.
Etanger (Union postale)	6 Mois	12 fr.	23 fr.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 2 fr. - Réclames : 2 fr. - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 40 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : chez M. G. Allard, 3, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 6, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

LA PREMIÈRE LEÇON

C'est la rentrée des classes.

Après deux grands mois de vacances, les enfants reprennent le chemin de l'école, — deux grands mois si pleins d'événements et si débordants d'émotions, deux grands mois si magnifiquement parés par l'éclat radieux de la Gloire qu'ils comptent déjà pour nous bien plus qu'une longue période d'années.

Si jeunes soient-ils, et quelle que soit d'habitude l'insouciance de leur âge, les enfants ont chez eux ou autour d'eux entendu raconter ce merveilleux commencement d'épopée, et ils ne l'ont pas entendu sans que leur âme juvénile participât à l'angoisse des âmes plus graves qui les entouraient. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, ont un père, ou des frères, ou de proches parents qui font leur devoir de soldats, qui sont partis pour aller défendre la cause sacrée de la Patrie. Et sans doute ont-ils aperçu parfois des larmes furtives couler sur le visage douloureux de la maman... Ils savent déjà obscurément ce qu'est le martyre de ceux et de celles qui attendent.

Mais il faut qu'ils sachent aussi, et de la façon la plus claire, ce qu'est l'héroïsme de ceux qui se battent.

La leçon d'aujourd'hui, — la première leçon, — le leur apprendra.

En essayant de nous représenter ce que sera, ce que sera cette première leçon de leur première classe, le souvenir nous revient à la mémoire de ce récit d'une émotion si métrique que Daudet avait placé en tête de ses délicieuses Contes du Lundi et qui s'appelle : « La Dernière Classe ».

Vous vous souvenez...

On est dans un petit village d'Alsace occupé en 1870 par les Allemands. De Berlin, l'ordre est venu, sec et brutal, qui prescrit de ne plus enseigner que l'allemand en Alsace-Lorraine. Le coup est rude pour M. Hamel, le vieux maître d'école qui enseigne là depuis plus de quarante ans et qui va faire sa dernière classe. Pour cette dernière classe, il réunit les gens du village, que les enfants, en arrivant, aperçoivent au fond de la salle, « assis et silencieux ». Et la classe commence. Le vieux maître donne aux écoliers leur « dernière leçon de français », louant leur langue, « la plus belle du monde, la plus claire, la plus solide », les suppliant de ne jamais l'oublier, « parce que, quand un peuple tombe en esclavage, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison ». Pour la leçon d'écriture, il a placé sur les murs des tableaux tout neufs sur lesquels, « en belle ronde », sont écrits ces deux mots : « France-Alsace. » Et puis...

Et puis, ce sont les ennemis qui arrivent. « Tout à coup, raconte le petit Alsacien qui fait le récit, l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand. « Mes amis, dit-il, mes amis, je... je... » Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase. Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put : « Vive la France ! » Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et sans parler, avec sa main, il nous faisait signe : « C'est fini... allez-vous-en ! »

La dernière classe d'alors si tragiquement évoquée par le talent ému de Daudet, s'était achevée à une heure d'humiliation et de deuil où il semblait qu'allait sombrer le destin de la Patrie.

Mais la première classe d'aujourd'hui s'ouvre tout au contraire en une heure reconfortante d'espérance nationale et nous avons le droit de dire aussi en une heure splendide de fierté française. Il y a quarante-quatre ans, l'ombre de la défaite pesait sur notre infortuné pays, obscurcissant l'horizon. Aujourd'hui, c'est une aube lumineuse de victoire qui se lève : la première leçon de l'année scolaire qui s'inaugure en sera toute illuminée.

Les maîtres n'auront pas besoin d'ouvrir les vieux livres pour dire aux enfants ce qu'il convient que les enfants entendent. Le ministre de l'Instruction Publique, en une circulaire dont nous avons publié le texte, exprime le désir « que le jour de la rentrée, dans chaque cité et chaque classe, la première parole du maître aux élèves hausse les cœurs vers la Patrie, et que sa première leçon honore la lutte sacrée où nos armées sont engagées dans tout le pays ».

Nous pouvons compter sur le patriotisme des maîtres, dans tous les ordres d'enseignement, pour que cette leçon soit faite et pour qu'elle porte ses fruits.

Ils parleront aux jeunes élèves avec toute leur intelligence, et plus encore avec tout leur cœur.

Leur diront, — et ce sera la plus belle leçon de morale, — qu'un petit peuple qui se lève en un mouvement de fièvre révolte pour défendre le droit outragé, pour revendiquer la sauvegarde d'un principe d'honneur, peut aussitôt s'élever au niveau des plus grands.

Ils leur diront, — et ce sera la plus

belle leçon d'histoire, — que lorsque des nations jalouses de leur indépendance se lèvent admirablement unies pour repousser d'un même élan patriotique à la plus odieuse et à la plus misérable des agressions étrangères, ces nations acquièrent une gloire immortelle.

Ils leur diront, — et ce sera la plus belle leçon d'énergie, — la noble acceptation de nouvelles charges, de nouvelles privations, de toutes les souffrances par des peuples résolus à tout supporter et à tout braver pour délivrer l'Europe d'une abjecte et intolérable tyrannie.

Ils leur diront, — et ce sera la plus belle leçon d'héroïsme, — les prodiges de valeur accomplis sur ces champs de bataille où la plus superbe ardeur de courage et la plus haute esprit de sacrifice réalisent, chaque jour, de sublimes exploits dont s'illustrent nos fastes militaires.

Et s'ils veulent, en regard de toutes ces beautés, en regard de toutes ces grandeurs, montrer aux enfants par un effet de contraste à quel niveau de bassesse dégradante peut déchoir un pays qui foule aux pieds toute notion de droit et tout sentiment d'humanité, ils n'auront, hélas ! que l'embaras du choix parmi toutes les vicieuses, toutes les infamies, toutes les monstruosités dont les hordes teutonnes se sont rendues et continuent de se rendre coupables en Belgique et en France. Quelle répugnance que l'on éprouve à remuer toute cette boue devant des enfants, il faudra bien en arriver aussi à cela, il faudra bien faire connaître aux enfants les abominations allemandes afin qu'ils sachent cela aussi et afin qu'ils n'oublient jamais. Mais de cet autre enseignement, il y a aussi une leçon à tirer : c'est de montrer que des armées qui commettent de tels forfaits ne se déshonorent pas seulement elles-mêmes, mais qu'elles déshonorent à tout jamais leur pays et le mettent pour toujours au ban du monde civilisé.

Mais c'est aux maîtres, et non à nous, à faire cette première leçon, ou plutôt ces premières leçons de la première classe, car ils les feront mieux que nous ne pourrions les faire : nous, avons seulement voulu souligner par avance l'intérêt grave et émouvant de cette journée scolaire, qui sera une date.

Grâce à la foi patriotique de nos maîtres, ces premières leçons d'aujourd'hui seront des leçons d'espérance et de reconfort. Ce seront des leçons à la gloire de la France et de ses alliés, à la gloire de la Civilisation. Leçons inoubliables, et qui marqueront d'une ineffaçable empreinte toute la jeunesse présumante de la Nation.

CAMILLE FERDY.

Le fameux von Forstner

a bien été tué

Paris, 1^{er} Octobre.

Un collaborateur du Figaro, qui combat sur le front de notre armée, recevait l'autre jour de son chef la mission de dénouiller la sacoche d'un officier allemand, le lieutenant-adjutant de régiment du 67^e, et il a fait une intéressante trouvaille. Ce lieutenant-adjutant, nommé Schroeder, avait, entre autres fonctions, celle d'établir l'état des pertes de son régiment.

Or, sur son état du 1^{er} septembre, figurait cette simple mention :
3^e bataillon, un officier mort, lieutenant baron von Forstner.

Le collaborateur du Figaro tenait donc en main l'acte de décès, bien authentique cette fois, du triste héros de l'affaire de Saverne.

Maréchal !

L'ordonnance ministérielle pour la révision des soldes militaires pendant la durée de la guerre vient de faire revivre le grade le plus haut de la dignité militaire : le maréchalat, qui n'avait plus été conféré depuis 1870.

Le « maréchal » avait à l'origine le soin de veiller sur la cavalerie royale. Son importance militaire date de François I^{er}, et elle est équivalente à ce moment à celle du commandant. Tous deux sont « commandants d'armée » et, de plus en plus, dans la suite de notre histoire, le bâton de maréchal, signe distinctif du commandement, sera donné au général qui se sera distingué devant l'ennemi. Sous Louis XIV, la promotion de 1703 — celle que Mme de Sévigné appelait la promotion de M. de Turenne — ne comportait pas moins de vingt nominations de maréchaux.

Sous la Révolution, le grade le plus élevé fut celui de général. Mais Napoléon I^{er} rétablit le maréchalat. Les maréchaux étaient désignés alors sous le titre de « maréchaux d'Empire ». Pour obtenir ce grade suprême, il fallait qu'au moins une bataille rangée ou avoir pris deux places fortes.

La Restauration conserva le titre de maréchal de France qui subsista jusqu'en 1870. Le dernier général promu à cette dignité fut le maréchal Lebauf.

En 1875, lorsque l'Assemblée Nationale fut appelée à voter la nouvelle loi des cadres, la question du maréchalat resta en suspens. Le titre ne fut pas aboli : il fut indiqué qu'une loi spéciale statuerait plus tard.

Au cours de la discussion, un orateur traduisit le sentiment unanime de l'Assemblée en déclarant que le futur maréchal de France devait aller chercher son bâton de commandement dans les batailles de l'avenir.

LA GUERRE

Sur la Somme et sur la Wèvre nos armées progressent toujours

LES ALLEMANDS BOMBARDENT ANVERS

Bordeaux, 1^{er} Octobre.
Par décret rendu à Bordeaux, en date du 29 septembre, le soldat de maréchal de France est fixé à 33.315 fr. 70.

Depuis longtemps, il était question de la résurrection de la plus haute dignité militaire française.

Pour donner suite à cette idée, ne fallait-il pas le seul dévouement national capable de faire l'union de tous les Français ? Ne fallait-il pas, surtout, la promesse certaine des réparations du droit ? La mesure que vient de prendre le gouvernement est donc bien inspirée et du meilleur augure.

Communiqué officiel

Bordeaux, 1^{er} Octobre.
Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

Pas de modification dans la situation d'ensemble.

Nous avons progressé, cependant, à notre gauche, au nord de la Somme, et à notre droite, en Wèvre méridionale.

Impressions de Bataille

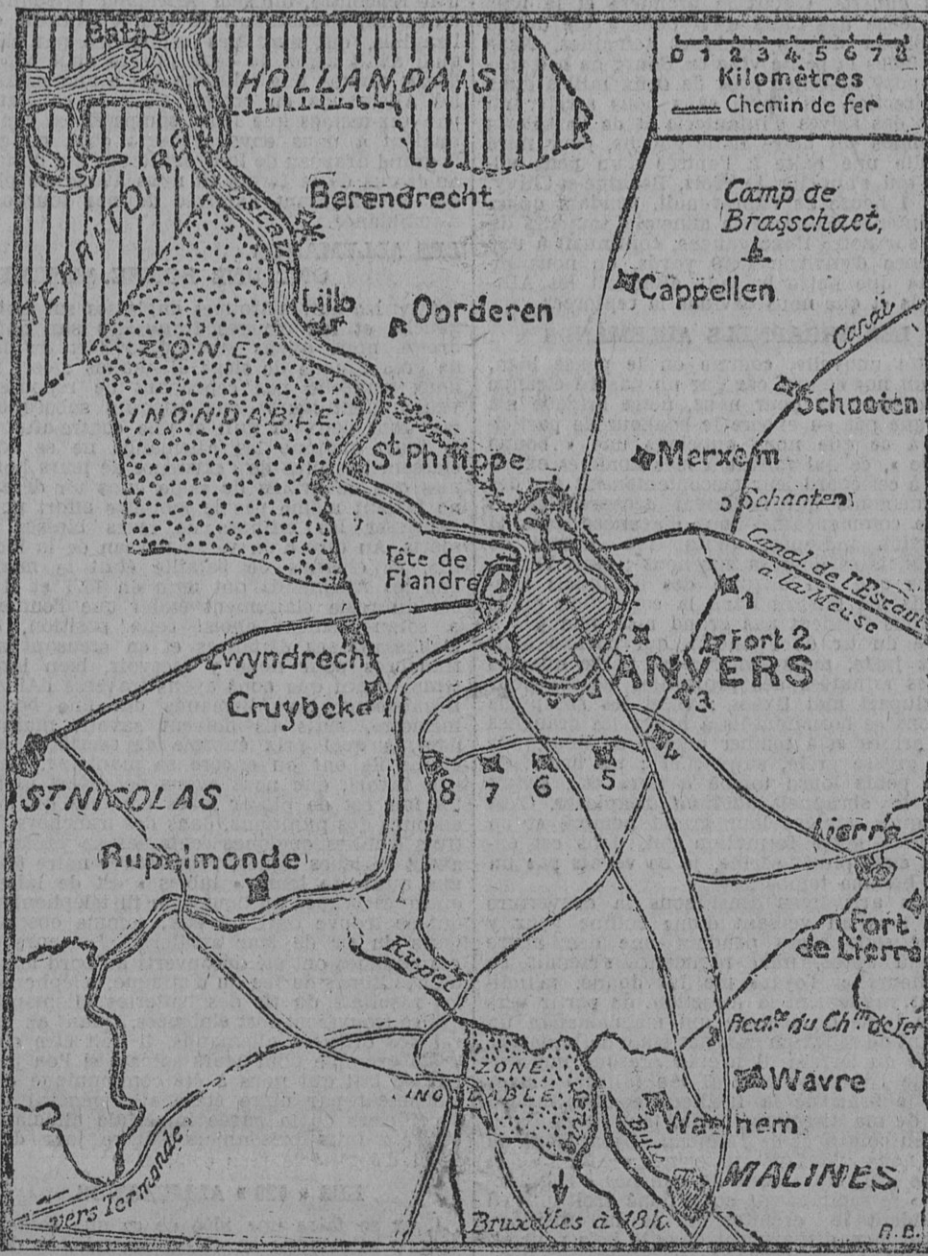
D'un de nos correspondants particuliers -

Paris, 1^{er} Octobre.

Un de mes amis, qui revient du front légèrement blessé, m'a fait part, tandis que je l'accompagnais à l'hôpital où il va tous les matins se faire panser, de ses impressions sur la bataille de l'Aisne :

« Elle tire à sa fin, m'a-t-il dit, mais elle aura été plus rude que celle de la Marne. Plus rude même qu'aucune de celles qui furent livrées jusqu'ici dans aucune guerre.

Le camp retranché d'Anvers



Les Allemands ont commencé le bombardement d'Anvers. C'est le grand camp retranché de la Belgique, situé sur la rive droite de l'Escaut. Sa défense comprend :

1^o Une ceinture sur la rive droite de l'Escaut seulement, ancienne, et qui n'a pas grande valeur ;

2^o Une ceinture de forts de deuxième ligne sur la rive droite de l'Escaut : forts d'Oorderen, de Merxhem et forts numérotés de 1 à 8. La distance moyenne de cette ceinture à l'enceinte d'Anvers est de 5 kilomètres.

3^o Une ceinture de forts de première ligne dont les principaux sont les forts de Cappellen, de Schooten, de Liere, de Wavre-Sainte-Catherine, de Ryswey, de Cruybeke, etc.

Tous ces forts ont des coupes pour obusiers de 15 et pour canons à tir rapide de 5, 7, projecteurs, phares, en un mot tous les perfectionnements modernes.

Une digue défensive complète ce système. Elle s'appuie, au nord, aux forts Saint-Philippe et Saint-Marie, situés en face l'un de l'autre, sur les deux rives de l'Escaut, et se termine au fort de Zwyndrecht. Sa présence assure aux défenseurs de la rive gauche une communication facile et 2.000 hectares de terrain des polders de Mescle pour faire pâturer le parc de siège d'artilleries vivants.

Ces ouvrages remplissent un rôle considérable pour la défense : ils permettent à la garnison d'opérer sur les deux rives du fleuve et assurent son ravitaillement.

cent, la batonnette en avant. Le canon se tait. Seules, les mitrailleuses tournent encore. Les lignes bleues et noires des tirailleurs et des zouaves progressent par bonds rapides. Rien ne les arrête, et rien ne leur résiste.

« Les Allemands, après avoir épuisé leurs Russes ordinaires : sonnerie de : « Cessez le feu » et drapeaux blancs frénétiquement agités, se défendent mollement et bientôt tournent le dos, abandonnant aux nôtres quelques centaines de mètres.

« Le combat d'artillerie recommence contre une nouvelle ligne de tranchée, que les fumées noires des pièces allemandes viennent de révéler.

« Malgré ces difficultés, malgré des fatigues inouïes, la pluie, le froid, ne craignent rien, nous les aurons. »

PAUL SOUCHON.

La Bataille de l'Aisne

Le deuxième grand effort des Allemands a échoué

Londres, 1^{er} Octobre.

Le correspondant en France du Daily Telegraph dit apprendre que le château de se trouvaient certains membres de l'état-major de l'armée allemande opérant à l'Ouest, a sauté.

Il est certain, ajoute-t-il, que le deuxième grand effort des Allemands a échoué. L'ennemi a été battu sur toute la ligne.

L'heure du châtimement va sonner pour l'empereur Guillaume

Londres, 1^{er} Octobre.

Les raisons pour lesquelles les Allemands cherchent à se cramponner à leurs retranchements dit le Times, sont évidentes. Ils ont un long chemin à parcourir pour se replier jusqu'à la prochaine ligne convenable, et ils ne peuvent le faire qu'à prix élevé, et peut-être désastreux.

Mais un motif bien plus puissant est que, s'ils commencent à rétrograder, la France sera bientôt débarrassée des troupes allemandes, et que la vérité sur leur grand échec ne pourra pas être cachée plus longtemps au public allemand.

Chaque nation a la presse qu'elle mérite. L'Allemagne s'est contentée longtemps d'une presse alimentée à la cuiller, et il en résulte qu'à l'heure de son amère humiliation, quand les rêves de conquête mondiale se sont évaporés pour toujours, le gouvernement allemand a trompé le peuple par l'intermédiaire des journaux obscurs. Il ne savait le faire continuellement, et quand l'Allemagne se réveillera, elle constatera que Paris et la France sont hors de son atteinte, l'heure du châtimement sonnera.

Ce réveil aura probablement lieu très prochainement.

La situation

Paris, 1^{er} Octobre.

Dans l'angle aigu que forment l'Aisne et l'Oise, à mi-chemin entre Noyon et Attichy, s'élève, à l'est de la forêt de l'Aigle, le pittoresque village de Tracy-le-Mont, qui est devenu, ces temps-ci, un point stratégique important.

Pour s'en assurer la possession, il s'est livré maints combats.

Dès le 20 septembre, nos troupes repoussèrent les attaques du IX^e corps allemand, et le soldat réserviste Laroche s'empara du drapeau du 85^e régiment d'infanterie après avoir tué l'officier qui le portait.

Hier encore, l'ennemi prononçait une vigoureuse offensive sur Tracy-le-Mont, mais il était repoussé avec de très fortes pertes.

Les deux épisodes heureux de la Wèvre et de Tracy-le-Mont, sont faits pour nous réjouir, moins cependant que notre action continue vers le Nord.

Nous ne commentons pas le développement régulier de notre aile gauche, le grand état-major allemand va se charger de le faire, par son communiqué du 29 septembre. Une dépêche d'Amsterdam, qui nous revient de Londres, le rapporte en ces termes : « En France, sur l'aile droite, la bataille est indécise ».

Succédant aux fanfaronnades d'hier, ce ton modeste est significatif : C'est l'avenue d'une nouvelle, reculée d'autant plus sérieuse, que les efforts ont été plus grands. Pour renforcer son aile droite, l'ennemi avait groupé de nombreux corps d'armée dans la région de Saint-Quentin-Torcy. Il les avait fait venir de Reims, de Lorraine et même des Vosges, et dans une action générale, il les a lancés contre notre aile gauche.

Après sept jours de lutte, il n'a pu arrêter notre élan, et il avoue aujourd'hui une bataille indécise.

Pour avoir de l'Argent

CE QU'ON LIT MAINTENANT DANS LA « GAZETTE DE COLOGNE »

C'est ce titre de « Souscrivons l'emprunt » qui, en grosses lettres, s'étalait en tête de la Gazette de Cologne, ces derniers jours, dans la Gazette de Cologne. Et un article suivant, en gros caractères aussi, où le journal exposait les raisons patriotiques qui obligent les Allemands à souscrire à cet emprunt, lequel, on le sait, marche plutôt mal.

Il n'y aurait pas, dans un journal français, à signaler cet article, si les dernières phrases ne montraient clairement combien l'arrogance allemande a aujourd'hui baissé le ton.

« C'est un devoir envers nous-mêmes, dit la Gazette de Cologne, de fournir les moyens de poursuivre la guerre. C'est notre intérêt, celui de chacun de nous pour qui nous soldats, là-bas, se battent... Si nous succombons dans cette guerre, notre fortune et nos biens sont perdus. Si nous sommes victorieux, ce que nous allons apporter à l'Empire deviendra un placement comme on ne saurait trouver de meilleur et qui donnera des intérêts au centuple. C'est pourquoi, souscrivez l'emprunt de guerre. C'est le devoir d'aujourd'hui ! »

Si nous succombons dans cette guerre... écrit la Gazette de Cologne. Ce que cette simple phrase doit avoir coûté à l'orgueil germanique !

En Belgique

Le bombardement d'Anvers

Anvers, 1^{er} Octobre (officiel).

Pendant la journée d'hier l'ennemi a continué le bombardement de Wavre, Anvers et Sainte-Catherine. Le bombardement a diminué d'intensité à 16 heures, pour se terminer à 16 h. 30.

Les forts ont répondu.

L'assailant n'est pas parvenu à diminuer les moyens d'action des ouvrages. Par moments, ceux-ci disparaissaient dans un véritable nuage de fumée.

Le bombardement n'a entamé en rien le moral de la garnison des forts. En aucun point, l'infanterie ennemie n'a osé prononcer un mouvement contre notre première ligne de défense.

Une seule tentative a été dirigée contre les forts de Liezele et de Breedonck. Nos troupes occupant l'intervalle entre ces ouvrages, ont laissé approcher l'ennemi jusqu'à bonne portée, puis l'artillerie et l'infanterie, agissant avec un ensemble remarquable, ont couvert la colonne d'une grêle de projectiles et de balles qui a jeté le désordre dans les rangs ennemis, obligeant les assaillants à une retraite précipitée.

Cette tentative, qui a coûté aux Allemands beaucoup de monde, n'a pas été renouvelée.

En somme, les événements qui se sont passés hier, confirment la confiance que nous avions dans la résistance de notre réduit national.

Anvers, 1^{er} Octobre (officiel).

L'artillerie allemande a continué, pendant la journée d'hier, le bombardement des forts de première ligne de la partie Sud de la position.

Les ouvrages ont peu souffert et continuent à disposer de leurs moyens d'action.

Entre la Senne et Rethe, aucun mouvement de l'infanterie ennemie ne s'est produit.

Dans le secteur compris entre l'Escaut et la Senne, des attaques audacieuses et violentes ont été repoussées par les Belges, que soutenait efficacement l'artillerie des forts.

Les pertes allemandes ont été proportionnées à la férocité de leurs tentatives.

Signalons aussi un mouvement offensif important vers Termonde, accompagné d'une canonnade à grande distance sans effet appréciable sur les détachements de nos troupes qui en défendent les débouchés.

Entre Dendre et l'Escaut, aucun incident à signaler.

En résumé, malgré la violence du bombardement, les résultats pour les Allemands sont loin d'être en rapport avec l'effort produit.

Le moral des troupes belges reste excellent et leur sang-froid est admirable comme le prouve l'énergie qu'ils ont montrée à repousser, avec un plein succès, toutes les attaques de l'infanterie allemande.

Les Belges ont réoccupé Malines

Anvers, 1^{er} Octobre.

Les Belges ont réoccupé Malines. Les Allemands ont recommencé aujourd'hui le bombardement de Liere et de Heyst-op-den-Berg.

Les combats de Virton et d'Etho

Anvers, 1^{er} Octobre.

Le matin, d'Anvers, publie des détails concernant les combats acharnés qui se sont livrés aux alentours de Virton, particulièrement sur le territoire d'Etho.

M. Barbanson, propriétaire du château de bois d'Arlon, vient de recevoir une lettre de son frère, relatant les événements qui se sont déroulés dans le pays, détails exacts, et que M. Barbanson nous autorise à publier.

Ce fut une lutte acharnée, que celle qui mit aux prises Allemands et Français. Les deux camps, se ruèrent sur l'ennemi avec un courage et un entrain farouche, cependant que l'artillerie opérant sur les collines avoisinantes, les Français occupant les plus belles positions stratégiques et ils profitèrent de leur avantage pour tâcher de réduire à l'impuissance l'ennemi s'avancant en rangs serrés.

La même attaque son maximum d'intensité dans le parc de Laclaireau, propriété de M. le comte de Briez, gouverneur. En cet endroit seul, on retrouva plus de 800 cadavres, et l'on estime à plus de 12.000 le nombre de soldats qui périrent dans cette bataille.

Les pertes des Allemands, surtout, furent considérables.

Nos ennemis trouvèrent un abri dans les immenses forêts environnantes, tandis que les Français se repliaient sur Montmédy, acclamés par les populations.

Ce n'est que deux ou trois jours après que les Allemands, se reorganisant et appuyés par d'importants renforts, purent continuer leur route.

Durant le combat dans le parc de Laclaireau, M. le gouverneur et sa famille s'étaient réfugiés dans les caves.

Le village d'Etho est fortement endommagé, ainsi que Châtillon.

Inutile d'ajouter que la soldatesque tantôt assoiffée de vengeance, donna libre cours à ses penchants dévastateurs et qu'elle commit des forfaits épouvantables et plus accentués en sacrageant tout ce qu'elle rencontra sur son passage. C'est ainsi qu'en traversant le bois d'Arlon, les soldats du sanguinaire ne trouvèrent rien de mieux que d'incendier la ferme de M. Barbanson, voler le château et d'enlever tout ce qui s'y trouvait : vins, linde, meubles, objets d'art, qui furent chargés dans d'énormes caisses et conduits par le vivandier (passant à proximité) dans une direction inconnue.

Dans les villages environnants, bon nombre d'habitants eurent mal à partir avec nos ennemis.

Des paysans furent conduits à Arlon et passés par les armes. Une centaine périrent de cette façon.

« Fermé pour cause d'agrandissement »

Londres, 1^{er} Octobre.

On mande d'Ostende, 28 septembre, au Globe :

Avant l'occupation de Bruxelles par les Allemands, et par conséquent avant le transfert du gouvernement à Anvers, les bureaux du gouvernement à Bruxelles furent naturellement fermés.

Un Bruxellois, mu par son esprit humoristique et son patriotisme, écrit à la craie sur la porte de l'un des ministères ainsi clos : « Fermeture de la firme Belgique, pendant les travaux nécessaires à son agrandissement. »

En Vœvre

L'occupation de Seicheprey

Tandis que l'aile gauche de nos armées chassait l'armée de von Kluck du Seicheprey et prenait pied sur le plateau de Seicheprey, à notre droite, nos troupes de Lorraine continuèrent cette avance lente mais générale et continue, qui depuis la bataille de la Marne, ne cessa de repousser l'ennemi hors de France.

Le 20, c'est notre attaque sur Avricourt qui nous rendait maîtres de la frontière, à la hauteur du canal de la Marne au Rhin. Le 22, c'est notre canonicade qui nous permit d'occuper la région sud-est de Nancy. Le 23, c'était nos troupes d'Afrique qui s'emparèrent de la forêt de Champenoux, rayonnant la vallée de la Moselle et rejetèrent le gros du XIV^e corps allemand sur les collines de la Mad.

Les trois affaires avaient progressivement dégagé Nancy jusqu'à quinze kilomètres au Nord. Profitant de l'entraînement nos troupes et du bon état de notre cavalerie, l'état-major français donna ordre après trois jours de repos de reprendre, le 23, le mouvement en avant.

De plus, notre action nouvelle était hâtée par une préoccupation nouvelle. En effet, pendant la nuit du 22 au 23, nous nous sommes aperçus que le XIV^e corps sur la Moselle, l'extrême droite de l'armée de Metz, profitant de la faiblesse de nos postes sur la Meuse, avait franchi la rivière à hauteur de Seicheprey, et que le soir même l'ennemi était arrêté sur l'Aire dans sa marche vers l'Argonne. Mais les Allemands n'en restèrent pas moins campés sur la gauche de la Meuse. Notre activité sur la Mad allait avoir pour but d'empêcher les Allemands sur la rive droite et de gêner une retraite possible de leur part.

Donc le 23, nos grands cadres, qui devaient le combat du 25 avaient réoccupé Pont-a-Mousson, reçurent l'ordre de s'ébranler vers le Nord-Ouest dans la direction de la Mad. C'est là que les troupes de Lorraine ont l'abri des défenses naturelles que présentent les collines du Rupt. Selon sa coutume, l'ennemi n'avait point manqué de fortifier ses lignes par des tranchées et des mines. Le centre ennemi était établi au village de Seicheprey. Là, trois jours lui avaient suffi pour garnir de retranchements les pentes de la Mad, tandis que de gros canons tiraient à l'abri de la pente, à l'abri des pentes. Notre artillerie, qui avait quitté à 1 heure du matin Domèvre, avait opéré une marche de nuit silencieuse, poussant la précaution jusqu'à entourer de sacs de sable des chevaux et les roues des canons.

À 4 heures, profitant de l'obscurité, elle avait occupé les collines d'Essey, sans que les Allemands s'en fussent aperçus. Un raid audacieux de nos avions avait repéré les positions exactes de l'adversaire. Dans l'air froid de l'aube, on détela les chevaux, on remonta en silence les canons, et à 5 heures, le centre ennemi fut atteint. Il n'est guère besoin d'attendre le lever du soleil. Déjà, notre canonicade commença. Les obus sifflèrent dans l'air, et on les vit tomber nettement à l'arrière de la courbe, aller éclater au-dessus des positions de l'ennemi. De temps en temps une fusée part, précisant l'effet de nos obus. Mais voilà que tout à coup les grosses batteries ennemies répondent. Elles répondent mal. Leurs schrapnells passent au-dessus de nous et vont tomber trois cents mètres plus loin.

Quant au bout d'une demi-heure leur tir se recifia, rapidement on rattela les chevaux et on changea de place, mille mètres à gauche ou à droite. Le temps que l'adversaire nous repère, nous avons eu deux heures de minutes de sécurité. Et nous les mettons à profit pour arroser abondamment Seicheprey. Quand le soleil se lève, un pâle soleil d'automne, on se repère et l'on se voit. Les canons ennemis, on les a tous repérés. On a vu le feu de nos canons survoler. Malgré le brouillard, un coup de fusil précis le touche, car nous le voyons descendre aussitôt en rampant, le réservoir à essence crevé sans doute. Il atterrit non loin de nos lignes, et une escouade de zouaves court cueillir l'aviateur.

Mais le tir de l'ennemi se ralentit. Nos 75 ont dû démonter quelques gros pièces. D'ailleurs, avec le jour, nous risquons d'être repérés. L'ordre de l'assaut est donné. Nos fantassins, en deux heures pour franchir le ravin, se précipitent à la semelle, accablent la nouvelle avec joie.

Et voilà nos colonnes qui partent d'Essey, grimpent les collines, abordent Seicheprey. Nos canons commencent à changer, entraînant les hommes, ici ce sont les zouaves, là les colons, plus loin des réservistes de la ligne. Il y a un peu de tout dans cette attaque, et c'est à qui arrivera le premier.

Brusquement nos canons se taisent. Nos troupes viennent d'aborder les retranchements. Nos batteries alors se déplacent sur la gauche, histoire de gêner la déroute des Allemands. Celle-ci ne se fait pas attendre. Le XIV^e corps, qui a déjà fait connaissance avec nos balonnettes, n'attend guère l'assaut. Il se repère et s'écroule. Les troupes de Seicheprey, emportées par leur élan, les tirailleurs y pénètrent, bondissant par-dessus murs et fossés. Le village est à nous, avec pas mal de tranchées ennemies et deux gros boches dont les chevaux ont été tués par nos 75.

Nous étions maîtres de la rive droite de la Mad. L'armée de Metz, le jour où elle vint repasser la Meuse, nous trouva non loin de Saint-Mihiel pour seurr sa retraite.

Sur mer

L'escadre allemande sur les côtes russes

Pétrograde, 1^{er} Octobre. Aujourd'hui seulement on a connu les détails de l'opération navale sur la côte de Windau, le 24 septembre. L'escadre, forte d'environ quarante bâtiments, grands et petits, partit en vue du port et tenta un débarquement de bateaux, mais celui-ci échoua, par suite du feu intense des garde-frontière russes.

Les Allemands perdirent un officier, trois matelots tués et trois noyés. Mécontente de cet insuccès, l'escadre bombarde la côte, tua un garde-frontière et un habitant, puis disparut.

Le lendemain, deux croiseurs recommencèrent le bombardement et détruisirent le phare.

Le 26 septembre, les Allemands disparurent, après avoir longtemps sondé la mer et interrogé les pêcheurs.

L'Italie et les mines flottantes dans l'Adriatique

Rome, 1^{er} Octobre. Étant donné la présence de nombreuses mines flottantes sur plusieurs points de la mer Adriatique, mines qui ont provoqué déjà la mort de plusieurs pêcheurs, le ministère de la Marine a envoyé des croiseurs pour chercher à détruire ces mines. Il a ordonné la suspension de la navigation jusqu'à nouvel ordre par les vapeurs des lignes subventionnées par l'Etat et il a recommandé à ceux qui veulent affronter un voyage de naviguer seulement pendant le jour et avec les plus grandes précautions.

Les navires allemands capturés

Brest, 1^{er} Octobre. Les trois-mâts norvégiens *Bennestev*, qui se rendait de Nordsyde à Hamboing, avec un chargement de minéral de nickel, a été rencontré en pleine mer par un de nos navires de guerre et conduit en rade de Brest.

Un trois-mâts allemand vient, d'autre part, d'être capturé au large.

L'Amirauté annonce que le croiseur anglais *Cumberland* a capturé, dans la rivière Cameroen, huit paquebots des lignes *Wormian* et *Arnfield* et *Hamburg America*, représentant un tonnage global de 30.915 tonnes. On annonce également la capture de la canonnière *Soden*.

On attend que le dock flottant et l'*Hertzog-Erzbischof*, qui avaient été coulés, puissent être relevés.

Deux croiseurs américains dans l'Adriatique

Washington, 1^{er} Octobre. Les croiseurs américains *Tennessee* et *Falmouth* ont reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Brindisi.

L'Action Russe

Sur le front autrichien

La supériorité de l'artillerie russe

Stockholm, 1^{er} Octobre. Le journal *Sydenska Dagbladet* publie une correspondance de source allemande, dans laquelle on relève le jugement suivant sur l'artillerie russe : « Les Autrichiens, dit ce journal, ont été forcés de céder devant la supériorité du nombre, et aussi devant celle de l'artillerie. Les canons russes sont de construction plus moderne. De plus, les Russes possèdent des obusiers de campagne de 15 centimètres incomparablement supérieurs aux vieux obusiers autrichiens. Une réserve de munitions paraît être inépuisable. »

L'armée russe marchera-t-elle sur Budapest ?

Pétrograde, 1^{er} Octobre. Tandis que des nouvelles assez nombreuses nous parviennent des combats engagés sur le front de la Prusse orientale, un silence profond, un mystère impénétrable enveloppent les mouvements des principales armées russes.

Nous ne pouvons pas dire vers quel objectif précis elles marchent, mais nous pouvons affirmer qu'elles avancent ininterrompues à marches forcées, à marches acharnées, vers ce but énigmatique.

Quelques spécialistes ont fait remarquer que, déjà, mille des passages des Carpates, l'armée russe est virtuellement maîtresse de Budapest, comme des fécondes provinces qui fournissent le blé à l'empire tout entier.

Rien n'est plus exact, et l'armée russe, désormais, pourrait marcher sur la capitale hongroise, presque sans coup férir. Il ne nous appartient certes pas de rechercher si le grand-duc Nicolas voudra détacher une partie de son armée en vue de cette opération ou s'il l'ajournera jusqu'au lendemain d'événements plus décisifs encore.

La campagne de Galicie a été un modèle de parfaite stratégie

New-York, 1^{er} Octobre. La *New-York Tribune* dit que la campagne de la Russie en Galicie est un modèle de parfaite stratégie.

Par l'intelligence de sa conception et l'énergie de son exécution, elle dépasse tout ce que les Allemands ont accompli dans leur invasion de la France.

Une fois Cracovie entre les mains des Russes, les Allemands vont avoir à soutenir tout le torrent de l'attaque russe.

Sur le front allemand

La Russie refuse l'échange des prisonniers

Pétrograde, 1^{er} Octobre. Les journaux rapportent que le gouvernement allemand a proposé à la Russie, par l'entremise des Etats-Unis, d'échanger les prisonniers, mais la Russie a refusé.

Les défaites autrichiennes

L'avance des troupes serbo-monténégrines en Bosnie

Nich, 1^{er} Octobre. Les troupes serbo-monténégrines avançant en Bosnie ont occupé Romania, puis, après un combat acharné contre des forces ennemies nombreuses, les positions stratégiques, d'Igriče et de Kraljeva Gora, placées sous le commandement de Valencienca.

Des mesures ont été prises pour éviter un nouveau bombardement de Belgrade.

Notre artillerie a coulé un canot automobile près d'Orchava et a endommagé sérieusement les ateliers autrichiens de réparations de bateaux.

Sur le reste du front, rien de nouveau. Les prisonniers racontent que la panique générale a éclaté dans les rangs ennemis le 24 septembre, vers Goutchevo, par suite de la fuite d'un régiment hongrois complètement affaibli, le dixième de l'effectif fut fusillé pour servir d'exemple.

Le même jour, les soldats de 53^e, 76^e et 99^e régiments, s'enivrèrent d'alcool dans un village, puis il échangeaient des coups de feu. L'ennemi perdit ainsi mille hommes.

On peut, d'après cet incident, juger de l'état moral des troupes autrichiennes.

Les Autrichiens bombardent sans résultat les positions monténégrines

Cettigné, 1^{er} Octobre. Hier, pendant toute la nuit, les batteries autrichiennes de Vornatz et de Gorande, appuyées par les navires de guerre, ont bombardé les positions monténégrines de Lovcen et d'Erstatz.

Les canons monténégrins ont répondu vigoureusement et ont réduit au silence les batteries ennemies.

Nous n'avons en aucun blessé et les dégâts matériels sont insignifiants.

Dans les Balkans

La situation en Albanie

Durazzo, 1^{er} Octobre. Essad pacha est arrivé à Kroia. Il a été accueilli avec un enthousiasme général. Essad pacha est attendu demain ou après-demain à Durazzo, où la situation est tranquille.

Les Grecs n'ont pas occupé Bérat

Athènes, 1^{er} Octobre. On dément officiellement la nouvelle d'après laquelle deux bataillons de l'armée

hellénique auraient occupé Bérat, en Albanie, et y auraient arboré le drapeau grec. On nous assure que le commandement du chef Lionzokoni, serait entré à Bérat, comme on l'a déjà dit.

Les soldats grecs, avec l'assentiment du gouvernement hellénique n'ont aucun rapport, ne doivent pas être confondus avec les troupes grecques, qui n'ont jamais franchi les limites du royaume.

L'attitude de la Grèce définie par M. Venizelos

Athènes, 1^{er} Octobre. M. Venizelos a fait à la Chambre les déclarations que voici résumées : « Il a passé en revue les événements survenus depuis l'interruption des travaux de la Conférence de Bucarest, et a déclaré que l'accord grec-turc relatif à l'installation des réfugiés et à l'échange de leurs propriétés, n'est pas réalisé. L'entente de Bruxelles, visant une entente sur la question des îles. Au sujet de ces îles, M. Venizelos a affirmé que le gouvernement considère cette question comme définitivement réglée au point de vue international, non seulement par les traités de Londres et d'Athènes, mais aussi par la décision arbitrale des grandes puissances, basée sur les traités mentionnés. M. Venizelos a déclaré que le gouvernement s'est néanmoins déclaré disposé à accorder certaines satisfactions à la Turquie, à la condition expresse que les îles contestées par elle continueront à être occupées, gouvernées et administrées exactement de la même façon que les autres provinces du royaume. M. Venizelos a parlé ensuite de la conférence de Bucarest, cette capitale hellénique, dont la Turquie a demandé l'ajournement motivé, selon elle, par la situation européenne et par des raisons d'ordre intérieur de l'empire. M. Venizelos a déclaré que le gouvernement a déclaré que la Grèce resterait neutre, mais il ne cachait pas qu'elle avait contracté des obligations d'ordre moral envers la Serbie et la Roumanie, de remplir fidèlement les dites obligations si un « casus foederis » se présentait, mais qu'il espérait que ce cas ne se présenterait pas. La Grèce désire, en effet, que l'incendie qui dévaste l'Europe ne s'étende pas à la péninsule des Balkans, dont les peuples, après les récentes guerres, ont été occupés, gouvernés et administrés exactement de la même façon que les autres provinces du royaume. M. Venizelos a parlé ensuite de la conférence de Bucarest, cette capitale hellénique, dont la Turquie a demandé l'ajournement motivé, selon elle, par la situation européenne et par des raisons d'ordre intérieur de l'empire. M. Venizelos a déclaré que le gouvernement a déclaré que la Grèce resterait neutre, mais il ne cachait pas qu'elle avait contracté des obligations d'ordre moral envers la Serbie et la Roumanie, de remplir fidèlement les dites obligations si un « casus foederis » se présentait, mais qu'il espérait que ce cas ne se présenterait pas.

Les Italiens n'ont pas occupé Valona

Rome, 1^{er} Octobre. Quelques journaux ont annoncé l'occupation de Valona par des troupes italiennes. Cette nouvelle est démentie de tout fondement.

L'Italie et la politique orientale

Rome, 1^{er} Octobre. L'abolition des capitulations à Constantinople amènera probablement le gouvernement italien à élever une protestation auprès de la France, comme les puissances de la Triple Entente.

Toutefois, il est, dit-on, vraisemblable que l'ambassadeur d'Italie fera une démarche séparée, dont le mode et la teneur sont encore à déterminer.

On sait que par une clause du traité de Lausanne, l'Italie s'était engagée à soutenir la Turquie dans les efforts qu'elle tenterait pour obtenir l'abolition des capitulations, mais le gouvernement italien se considère aujourd'hui comme dégagé de sa promesse, du fait que la Turquie a demandé l'ajournement du traité existant entre elle et les puissances.

La démarche italienne, qui semble imminente, pourrait être des indications sur les intentions prochaines du Cabinet de Rome au sujet de la politique orientale.

En Allemagne

Les pertes allemandes

Copenhague, 1^{er} Octobre. La trente-troisième liste officielle des pertes allemandes reconnaît 8.179 hommes hors de combat, dont 60 officiers tués, 190 blessés et 7 disparus.

Dans les huit dernières listes, les pertes s'élevaient à 55.700.

La sixième liste navale donne un tué, 32 officiers et 435 hommes disparus.

Les chevaux commencent à manquer

Londres, 1^{er} Octobre. On mande de Copenhague au *Standard* : « L'Allemagne manque de chevaux, et ne peut plus en obtenir d'Irlande, de Hongrie et de Russie, ni même, maintenant, de Danemark, depuis les restrictions récemment imposées par le gouvernement danois à l'exportation des chevaux. »

La Bataille de l'Aisne vue par un officier anglais

Londres, 1^{er} Octobre. Un officier anglais communique de la ligne de feu au *Times*, le récit suivant : « Nous traversâmes l'Aisne sans que rien d'extraordinaire se produisit devant nous, à part l'explosion de quelques obus, venant des hauteurs de l'arrière, et qui nous firent la largeur ne dépassa pas une vingtaine de yards, qui tombaient à nos côtés sans effet. Notre brigade la franchie sans la moindre difficulté. Au cours de notre marche le long de la rive, nous aperçûmes deux autres ponts en assez bon état et deux autres qui étaient détruits, et c'est ici que notre brigade s'est reformée sous le couvert d'une colline distante de 600 yards environ au nord de la rive, d'où nous pûmes apercevoir un pont flottant sur lequel les notres transportaient les canons et les fourgons, malgré une véritable pluie de shrapnells ennemis qui, au fait, ne nous causaient presque aucun dommage. A 6 h. 30 du soir, notre artillerie lourde mise en position sur les hauteurs, au sud de la rivière, commença à parler, réduisant certainement un peu le feu des Allemands; mais il était évident que nous étions loin d'avoir le même nombre de canons que l'ennemi. Vers heures du soir, notre détachement entra dans le village de l'arrière, où nous trouvâmes des lits de logement et, comme toujours et partout ailleurs, dans ce beau pays de France, nous fîmes recueillir par les bons habitants d'ici et d'ailleurs, ce qui nous fut très utile. C'est ainsi que nous nous sommes procurés de délicieuses des nuits qui ont été données de passer depuis quelques semaines. Nous quittâmes la petite ville de Bourg de bon matin, pour marcher vers deux mille dans la direction du Nord, sans nous arrêter au bruit des salves d'infanterie et de l'artillerie ennemies sur notre flanc gauche, pour faire ensuite halte à l'entrée d'un petit village qui s'appelle, je crois, Beaulieu-Chivy. Vers 1 heure de l'après-midi, pendant qu'un feu intense d'infanterie ennemie, toujours dirigé sur notre flanc gauche, continuait à nous tirer, nous aperçûmes que nous étions formés que notre brigade attaquait les Allemands et que nous devions la renforcer. »

LES ALLEMANDS ONT ASSEZ DE CETTE GUERRE

Dans la ferme convertie en ambulance, je me suis trouvé parmi un grand nombre de blessés allemands et anglais que nos médecins soignaient avec zèle sans la moindre distinction de nationalité. Jusqu'à ce jour je n'ai rencontré qu'un seul Allemand prisonnier ou blessé, connaissant un peu le français ou l'anglais, qui n'a pas commencé par dire qu'il avait assez de cette guerre qu'il considérait comme une folie. Ce qui a mis surtout les Allemands en colère, c'est de constater par eux-mêmes que leurs compatriotes continuent à nous envoyer leurs obus malgré le grand danger que la Croix-Rouge qui flotte au-dessus de la ferme où nous avons été placés en attendant l'arrivée de nos fourgons d'ambulance.

LES ALLEMANDS ONT UNE BONNE MEMOIRE

Avec les autres troupes anglaises sur notre gauche et les troupes françaises sur notre droite, nous avons surtout souffert du feu de gros canons ennemis. Ce feu nous empêchait pas cependant de repousser vaillamment leurs deux attaques subséquentes, dont deux la nuit et une contre-attaque le jour, quoique les Allemands nous aient soutenus par plus de l'existence de leurs hommes que de grains de sable dans un désert, ne faisant même pas le moindre effort pour rassembler les milliers de leurs blessés et morts, et pour les transporter dans les ambulances, ce qui est un acte de bravoure, ce champs de bataille était le même que les Allemands ont tenu en 1871 et il a été du reste clairement établi que l'ennemi a soigneusement choisi sa position, en établissant ses distances et en creusant ses tranchées pour nous y recevoir, bien longtemps avant que nous ayons traversé l'Aisne.

Le feu ennemi nous a été découvert maintes fois et nous avons découvert maintes fois des pièges pour les hommes qui ont couru des punitions, dans des tranchées fictives établies quelques centaines de yards en avant de leurs lignes, pour attirer notre feu et nous faire tomber dans des pièges.

Un autre de leurs « lubies » est de laisser quelques tranchées au bout d'un fil téléphonique qui se trouve derrière eux, comme observateurs du tir de leur artillerie. Plusieurs de ces hommes ont été découverts au nord même de nos lignes de feu ou d'attaque, téléphonant les résultats du tir des batteries allemandes qui se trouvaient fort éloignées. Quant au moral des officiers allemands, il doit être d'un triste exemple pour leurs soldats si l'on juge par ce fait que nous a été communiqué officiellement par notre état-major général que 40 officiers de la garde impériale allemande ont été faits prisonniers l'autre jour dans l'état d'ébriété le plus complet !

LES « 420 » ALLEMANDS

Pour se faire une idée de ce que sont les canons allemands de 42 centimètres, — dont deux ont été enlevés du siège de Manbeuge pour être traités vers Bruxelles via Manbeuge — nous devons nous en donner une idée par leur description succincte suivante : « Chaque canon est composé de quatre pièces et chaque pièce est tirée par trois traicteurs-automobiles, dont deux sont de réserve, précédant le canon pour le cas où il faudrait le traîner sur les hauteurs. A distance, ces traicteurs-automobiles, ressemblant à des chariots à vapeur, sont tirés par deux hommes sur roues. Pour pouvoir donc traîner deux de ces canons d'un endroit à l'autre sur une route plate, il faut 26 de ces traicteurs. Si l'on veut tirer un canon sur un terrain escarpé, il faut un nombre de nos traicteurs, ces deux engins monstrueux de la destruction moderne, ont été déjà aperçus dans les environs de Waterloo, et si ce célèbre champ de bataille est encore hanté par ses morts, ces deux engins ne manqueraient pas d'être surpris en voyant passer ce « dernier cri » de sa sœur de la mort et d'épouvante !

L'OFFICIER EST BLESSE

Or, à peine avancés d'une vingtaine de yards, un feu terrible des mitrailleuses nous arrêta net ; un marchand autour de moi le découvrit à 200 yards devant nous, couché un peu en dessous du sommet de la colline, des Allemands installés en deux rangées avec quatre mitrailleuses dans leur centre. C'était de suite que tenter l'assaut, mais une rafale de feu adopta à mes hommes une attitude baissée et, ayant le bois tout près derrière nous, nous y retournâmes en rampant pour à nouveau s'élancer momentanément notre courte retraite dura assez longtemps pour permettre aux Allemands de

Cinq Allemands ont été faits prisonniers. Un de ces derniers était mortellement blessé. Les Anglais n'ont subi aucune perte.

L'Italie et la Guerre

Les Italiens n'ont pas occupé Valona

Rome, 1^{er} Octobre. Quelques journaux ont annoncé l'occupation de Valona par des troupes italiennes. Cette nouvelle est démentie de tout fondement.

L'Italie et la politique orientale

Rome, 1^{er} Octobre. L'abolition des capitulations à Constantinople amènera probablement le gouvernement italien à élever une protestation auprès de la France, comme les puissances de la Triple Entente.

Toutefois, il est, dit-on, vraisemblable que l'ambassadeur d'Italie fera une démarche séparée, dont le mode et la teneur sont encore à déterminer.

On sait que par une clause du traité de Lausanne, l'Italie s'était engagée à soutenir la Turquie dans les efforts qu'elle tenterait pour obtenir l'abolition des capitulations, mais le gouvernement italien se considère aujourd'hui comme dégagé de sa promesse, du fait que la Turquie a demandé l'ajournement du traité existant entre elle et les puissances.

La démarche italienne, qui semble imminente, pourrait être des indications sur les intentions prochaines du Cabinet de Rome au sujet de la politique orientale.

En Extrême-Orient

Des aviateurs japonais survolent Kiao-Tchéou

Tokio, 1^{er} Octobre. Des aviateurs pilotant deux monoplans et un biplan prétendent avoir atteint des bâtiments allemands alors qu'ils se trouvaient à une altitude de 700 mètres.

Bien que les ailes de leurs appareils aient été criblées de balles et que l'avant de l'un d'eux ait été brisé, ils sont revenus sans encombre.

Les procédés allemands

Londres, 1^{er} Octobre. On mande d'Amsterdam au *Morning Post* : « D'après une dépêche de Gand, de nouvelles atrocités ont été commises par les Allemands en Wallonie. La région autour d'Asinot a été détruite par les obusiers. Dans le village lui-même, 158 maisons ont été incendiées, et la plupart des habitants ont été fusillés. A Auvelais, les Allemands ont fusillé 52 personnes et pris un grand nombre d'otages. Il y a une grande pénurie de vivres dans la région de Charleroi. Ils mettent le feu à une ambulance

Amsterdam, 1^{er} Octobre. Plusieurs médecins militaires belges, qui se trouvaient à Namur pendant le siège, récemment d'arriver en Hollande, ont déclaré que lors de la prise de Namur, les Allemands mirent le feu à la clinique oculaire du docteur Brébion qui avait été transformée en ambulance, et où se trouvaient des blessés français.

Ils fusillent un vieillard

Anvers, 1^{er} Octobre. Parmi les griefs recueillis par la Commission d'enquête belge sur les atrocités allemandes, on relève qu'un vieillard de 70 ans, atteint de surdité, qui fut longtemps résident d'arriver en Hollande, le ministre actuel des Affaires Etrangères, fut arrêté par les Allemands à leur arrivée dans la petite commune dont il était le bourgmestre. A la première question qu'ils lui posèrent, il répondit qu'étant dur d'oreille il ne pouvait entendre. Il fut fusillé séance tenante.

AUTOUR DE LA GUERRE

Le stoïcisme d'un colonel russe

Pétrograde, 1^{er} Octobre. Un journal russe rapporte que le colonel Lopoukhine, commandant le régiment de la garde à cheval, après la première grande bataille en Galicie, se fait lire le rapport : « Nous avons perdu 200 tués et blessés. »

« Combien de soldats tués ? » demande le colonel Lopoukhine ? — « Tant. » — « Combien d'officiers tués ? » — « Un seul. » — « Quel est le nom de cet officier ? » — « Le lieutenant Lopoukhine. »

Pas un muscle du visage du colonel Lopoukhine ne tressaillait. « Où se trouve l'officier tué ? » demanda-t-il.

On lui indique l'endroit. Il se rend près du corps de son fils mort, descend de cheval, baise le front et les lèvres de son enfant, fait sur lui le signe de la croix, remonte à cheval, et continue à donner ses ordres.

L'isolement de l'Allemagne

Philadelphie, 1^{er} Octobre. Dans la *Philadelphia North American*, le juge Gordon fait ressortir la disproportion existant entre la force de la puissance militaire de l'Allemagne et la médiocrité de sa diplomatie, et il note que dans la terrible bataille qu'elle livre en ce moment pour la domination universelle, ou pour sa chute finale, l'Allemagne se trouve absolument isolée.

Voici 40 ans que l'empire allemand se prépare à la guerre, et il n'a su se créer aucun appui en dehors de ses soldats et de ses canons. On eût cru que, à défaut d'un motif supérieur, l'instinct de conservation aurait inspiré à l'Allemagne la prudence de conclure de fortes alliances ou ententes, et par-dessus tout la sagesse de poursuivre une politique internationale en temps de paix comme en temps de guerre apte à lui assurer les sympathies les plus nombreuses, mais le poison du militarisme a paralysé l'intelligence des hommes d'Etat allemands, de même qu'il a fait perdre aux méthodes de guerre allemande tout caractère de combats civilisés.

Pour nous résumer, l'autocratie de l'Allemagne est absolument dénuée de moralité internationale. Les gouvernements de ce pays n'ont ni la compréhension, ni le respect des aspects mo-

raux des relations entre les peuples de la terre.

Les obusiers allemands de 420

Londres, 1^{er} Octobre. On mande de Bâle au *Standard* : « Un soldat allemand blessé, en ce moment en Suisse, a donné les ordres suivants touchant les fameux obusiers de 42 centimètres qui ont produit de si terribles effets à Namur et ailleurs. Chacun batterie allemande, d'il n'est possible que deux de ces obusiers. On les fait mouvoir sur des rails qu'on pose, chaque fois, les soldats. Un obusier de 42 centimètres tire un coup toutes les dix minutes. Les servants de cette pièce, tous des mécaniciens habiles, se postent à une certaine distance, et déchargent la pièce au moyen de l'électricité. Le feu des obusiers est dirigé, d'en haut, par des ballons captifs ou des avions. »

Le meilleur correspondant de guerre

New-York, 1^{er} Octobre. Le *New-York Herald* loue fort les rapports du maréchal French, qui, dit-il, méritent d'une manière concise et claire les faits en saillie en les relevant d'anecdotes qui montrent mieux que tous les détails techniques l'esprit de l'armée.

Bref, sir John French est le meilleur correspondant de guerre qu'il ait produit la guerre actuelle.

En France

Le rétablissement de la dignité de maréchal de France

Paris, 1^{er} Octobre. La mesure prise par le gouvernement de rétablir la dignité de maréchal de France, dit un de nos confidés, est une mesure significative qui autorise tous les espoirs et qui justifie la confiance que tous les Français ont depuis quelques jours sentie s'éveiller en eux.

N'en disons pas davantage et attendons l'heure que nos chefs décideront de parler et de tout nous dire.

La reprise des cours dans les Facultés

Paris, 1^{er} Octobre. Le Conseil de l'Université de Paris, réuni, ce matin, à la Sorbonne, sous la présidence de M. Liard, a pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer la reprise des cours des Facultés à la fin de l'année

